

## Pierre Samson : l'art du roman

Hélène Rioux

Numéro 104, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rioux, H. (2001). Pierre Samson : l'art du roman. *Lettres québécoises*, (104), 13-13.

# Pierre Samson : l'art du roman

« Je n'écris pas pour plaire, je suis un romancier. »

Pierre Samson

PROFIL  
Hélène Rioux

C'EST PAR CETTE AFFIRMATION QUE SE TERMINE *ALIBI*, l'essai dans lequel Pierre Samson exprime, avec la même intransigeance que dans ses romans, la même rage jubilatoire, la même amertume — mais s'agit-il vraiment d'amertume ? —, ses idées sur la littérature : ce qu'elle est, ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle devrait être. Il n'y va pas avec le dos de la cuiller. Pour lui, la littérature est synonyme de combat, de libération. Désespérée, elle tient toutefois tête au désespoir et, en explorant les frontières de la mort, en les frôlant, pour ainsi dire, elle tient en vie.

*L'écriture d'un roman doit être un exercice périlleux. Écrire un roman, c'est être prêt à déplaire, j'irai même jusqu'à dire que c'est le but de l'exercice.*

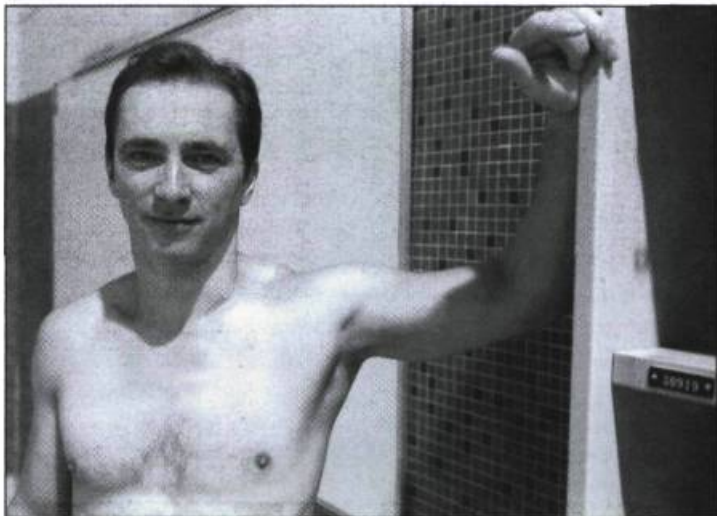
La littérature est exigeante, elle doit même n'être que cela. Elle ne s'embarrasse pas de mièvrerie, de complaisance — aussi fustige-t-il ces littérateurs qui, à l'instar de Bobin et de Baricco, recherchent la « distinction par le beau ». « L'insignifiance habillée de soie reste de l'insignifiance », dit-il. Point à la ligne.

Romancier, il l'est sans contredit, et sans doute l'un des plus percutants, des plus originaux qu'ait produit le Québec depuis quelques années — son premier roman, *Le Messie de Belém*, ne date que de 1996.

Il n'écrit pas pour plaire, dit-il. D'ailleurs, il nous met chaque fois en garde : c'est à nos risques et périls que nous allons pénétrer dans son univers. Comme s'il ouvrait une porte en nous conseillant de rester dehors. (J'allais me demander s'il s'agit là d'une coquetterie d'auteur, mais le mot le ferait grincer des dents et je m'empresse de le retirer.) « Aussi, soyez avertis. Prudents. Terrorisés. Vous, les curieux, les engouisseurs d'histoires délirantes, les goinfres, les ogres : vous serez dévorés », écrit-il au début de *Il était une fois une ville*. Le malheur guette, il est là, prêt à fondre sur l'infortuné personnage — et sur l'engouisseur d'histoires qui le suit, impuissant et fasciné, jusqu'au bout de sa nuit. La fatalité est reine — on se croit parfois en pleine tragédie grecque. L'auteur a même prévu des chœurs, ces voix multiples et omniscientes qui surgissent dans le texte pour le ponctuer de leurs commentaires. Tragédie, en effet. Car le personnage, dès le départ, est condamné.

L'auteur le sait, il l'a voulu ainsi, il nous le dit, et c'est en toute connaissance de cause que nous montons à bord du bateau fou.

Mais le navire ne dérive pas. À la barre, Pierre Samson le dirige d'une main sûre vers sa destination. C'est à un voyage en haute mer qu'il nous convie. Une traversée, plus précisée-ment. Des vents de tempête souffleront. Nous serons ballottés sans ménagement. Nous louvoierons entre les récifs. Nous nous cramponnerons au bastingage pour ne pas être avalés par la vague. Et c'est ce que nous voudrions. Nous en redemanderons. Encore des bourrasques, le fracas des vagues sur la coque, la solitude infinie de la mer. Même s'il nous faudra parfois fermer les yeux tant le spectacle de la violence sera insoutenable — je pense à certaines scènes de torture du *Messie de Belém*. Quand nous accosterons, ce sera dans des îles qui ont pour nom



Désir, Remords, Passion, Beauté, Amour et Trahison. Car le désir est au cœur de l'histoire. Non payé de retour, évidemment. Ou contredit, contrecarré — ne sommes-nous pas en pleine tragédie ? Souvent interdit. En tout cas, toujours coupable. Et presque toujours homosexuel, engendrant la culpabilité qui engendre à son tour d'amers remords. La roue tourne, implacable, à son rythme d'enfer.

Les romans de Pierre Samson n'ont rien à voir avec la vie quotidienne. Et c'est tant mieux — ne nous suffit-il pas de la vivre ? Mais ils sont dans la vie, dans le ventre même de la vie, dans son tourbillon. Dans l'œil de l'ouragan. Dans l'instant de l'envol, qui précède l'inévitable chute.

Il leur donne pour cadre un Brésil quasi mythique et il y met en scène des personnages plus grands que nature : ainsi les inoubliables Orlandina et Natalie du *Garçon de compagnie*, le pathétique Roberto de *Il était une fois une ville*, personnages dont le côté grotesque touche au sublime.

Il n'écrit pas pour plaire, c'est-à-dire qu'il n'écrit pas de jolies histoires, faites pour rassurer, pour consoler, pour conforter, confire le lecteur dans ses certitudes. Il nous entraîne ailleurs. Car, comme il l'écrit dans *Alibi* :

*L'écrivain, le romancier que je tends à être se trouve donc ailleurs, toujours ailleurs, parce qu'il déguerpit, il s'évade de la machine à broyer l'homme pour y revenir armé d'un grain de sable.*